

L'observation de la vie de Rudolf Steiner fait apparaître plusieurs types de rencontres. D'abord avec le monde de l'esprit qu'il perçoit et explore peu à peu de façon méthodique, en l'éclairant de la lumière du penser et en gravissant les degrés successifs de l'initiation commencée dès ses 18 ans¹. Il développe aussi la relation à soi, avec son propre être spirituel², et, dans des circonstances concrètes, il prend connaissance de sa vie précédente³ et de son destin dans le monde présent. D'autre part, grâce à des entretiens, en particulier avec Schröer, il s'ouvre à l'œuvre scientifique de Goethe⁴ et l'œuvre de Schiller⁵. En se confrontant à leurs idées, il peut confirmer et affiner les siennes, trouver des correspondances fécondes, et être stimulé dans ses propres recherches, donnant lieu à publication⁶. En 1889, il découvre Nietzsche dont il lit « *Le Gai savoir* ». L'œuvre l'attire et le repousse à la fois, mais sa lecture est le point de départ d'une exploration qui débouchera en 1895 sur le livre « *Nietzsche, un homme en lutte contre son temps.* » Il lit aussi « *Le conte du serpent vert et du beau lys* » de Goethe. Ici, il lui importe, de laisser les images vivre en lui, une façon de faire qui le conduira à écrire des Drame-Mystères à partir de 1910.

D'autres rencontres nous montrent combien Steiner était attentif à ce qui vivait dans les âmes des personnes fréquentées. Par exemple, au cours de l'hiver 1888-89, il fit la connaissance de Marie Lang, qui réunissait des théosophes chez elle. Il décrit sa psychologie avec beaucoup de finesse : « *Marie Lang avait adopté maintes notions de cette théosophie. Les pensées qu'elle y avait puisées semblaient bien répondre aux besoins de son âme. Toutefois, ce qui lui venait de ce courant n'était qu'un apport tout extérieur. Elle portait en elle un trésor mystique qui, à travers un cœur si éprouvé par la vie, avait pénétré d'une façon élémentaire jusque dans sa conscience*⁶. » Dans ce cercle, ce qui lui importait le plus, ce n'était pas la doctrine qu'il jugeait superficielle, mais l'effet des connaissances sur ces âmes éprises de spiritualité mystique. Par là, nous pouvons voir combien une rencontre humaine constitue une expérience qui permet d'apprendre sur la vie des autres, de connaître leur destin, leur vie intérieure, leurs épreuves, et elle ouvre la voie à d'autres relations comme celle qui est maintenant présentée.

En 1890, il fit également connaissance d'une amie de Marie Lang, Rosa Mayreder, avec qui il s'entretint sur ce qui deviendrait son œuvre majeure. « *Ma « Philosophie de la liberté » prenait en moi des contours toujours plus précis. Rosa Mayreder est la personne avec laquelle je me suis le plus souvent entretenu de la forme de cet ouvrage qui était alors en gestation. Elle m'a arraché, en partie, à la solitude intérieure dans laquelle je vivais. Elle aspirait à une vision de la personnalité humaine en tant que telle; de mon côté, je recherchais une révélation du monde à laquelle la personnalité pouvait accéder en développant, au fond de son âme, le regard spirituel. Ces deux manières de voir avaient entre elles plusieurs points communs. Au cours de mon existence, je me suis souvent rappelé avec gratitude certaines expériences vécues ensemble, par exemple cette promenade à travers les merveilleuses forêts alpestres, durant laquelle nous avons parlé, Rosa Mayreder et moi, du sens véritable de la liberté humaine*⁷. »

¹Lettre 55 – ²L.54 – ³L.68 – ⁴L.60 – ⁵L.66 – ⁶R.St., Autobiographie, op.cit. t.1, p. 163 – ⁷Ibid., p. 167.